

PROLOGUE

UN coup de feu.

Signal. Le premier.

En vérité, on ne l'attendait même pas. La foule est une marée qui n'attend réellement qu'une attirance pour prendre une direction, une décision, un parti. Et les partis justement – ils sont plusieurs – restent unis contre un danger commun, qui, disent-ils, menace la patrie. Les adhérents savent confusément ce que c'est, la patrie : c'est le pays d'abord, pour la plupart. C'est l'ordre pour beaucoup, la morale pour certains. C'est de la politique pour un nombre variable : tous ne s'y intéressent pas, ou de loin, mais chacun sait où mènent la crise, le chômage, l'errance, la désespérance... Tous savent aussi que l'on est au XX^{ème} siècle et que, plus qu'à toute autre période de l'Histoire du monde, l'homme y a grand besoin d'idées qui l'aident à vivre.

Alors, un coup de feu de plus ou de moins... Qu'importe ! Dès le début, on était déjà prêt à tout. Un accord tacite, une sorte de courant d'influence presque indéfinissable guide la foule, l'incite à se mettre en marche.

C'est Henri qui a tiré. François l'a vu lever le revolver et appuyer sur la détente. Henri est armé. Henri n'a pas froid aux yeux. Henri est magnifique. Comme un dieu. Il a toujours été le seul pour François. A présent, il va devenir celui de cette foule à laquelle, semble-t-il, il impose une autorité morale à cause de sa chemise bleue, de son béret basque, son baudrier de cuir et ses bottes et pantalon noirs. Deloncle est là lui aussi, avec tous les camarades. Ils dirigent, ils commandent, ils instruisent tous ces étudiants braillards, ces Croix de Feu plus ou moins vieillissants et surtout, tous ces petits bourgeois en gabardine et chapeau mou. Ils ont froid, les embusqués de l'action populaire ? Le 6 février leur pince les fesses ? C'est tout dire à propos de leur ardeur.

Les Camelots montreront la voie, comme ils l'ont toujours fait. La crise n'est pour eux qu'un moteur, voire un moyen d'existence. Pas de crise, pas d'endurcis.

François est heureux. Bien mieux, une formidable griserie tend tout son être vers l'action. Tout à l'heure, il a entassé au travers d'une rue inconnue de lui les objets les plus hétéroclites, qui forment la barricade. C'est la première fois qu'il met les pieds à Paris. Jusqu'ici, Henri lui envoyait de l'argent gagné par des voies quasi miraculeuses, afin que François pût payer sa pension chez le vieux couple de fermiers de la vallée de Chevreuse qui se chargeait de son entretien, suite à un accord préalable. On les payait, ils nourrissaient l'adolescent clandestin. Rien de plus. Un jour, François avait écrit à Henri pour qu'il lui envoie un uniforme ; au moins la chemise bleue. Le grand frère avait répondu que le gamin était trop jeune : on ne recrute pas dès quatorze ans aux Camelots du Roi. Et puis, il faut d'abord prouver que l'on sait comment servir la patrie :

– Tu viendras à Paris quand je te ferai signe. Une grande journée se prépare. Il y aura du boulot pour tous. Pour toi aussi, si tu veux servir.

En fait, c'était ça le premier coup de revolver : le signal de la mise en marche d'une révolution qui permettra enfin à la jeunesse combattante de faire entendre sa voix – mieux : d'imposer sa loi et sa pureté. Un coup de revolver. Un coup de pied dans la fourmilière endormie. Un coup de balai dans ces rues et sur cette place de la Concorde que François a découvertes grisonnant d'une brume sale et triste. Il est vraiment temps de lui rendre la joie par l'action :

– A la Chambre ! A la Chambre !

– A mort les communistes ! A bas les traîtres !

– A mort Daladier ! Vive Chiappe !

- Mort aux Juifs ! Vive l'Allemagne !
- La France aux Français !

François répète plus volontiers ce dernier slogan. A l'orphelinat, il a appris que son prénom était l'ancienne orthographe de "Français". C'est la seule chose qu'il ait jugé bon de retenir. La France aux Français ! Il crie ce slogan à pleine voix, fier qu'elle ait juste achevé de muer et soit à présent presque aussi grave que celle de ses voisins.

On embouque une rue de moyenne largeur. François suit le mouvement. Devant lui, la chemise bleue de son grand frère est là pour lui montrer la route. François aimerait bien tenir un revolver en main, lui aussi. Noir, pesant, foudroyant, il le rassurerait. Il n'a qu'un sac de billes d'acier. Henri lui a expliqué que c'était très important. Tout à l'heure, sans doute, il faudra savoir s'en servir. Cela fait toujours gamin, acteur de cour d'école plutôt que de rue combattante, mais enfin, Henri l'a dit...

Soudain, François heurte violemment le dos de son frère, qui se retourne sur une bourrade.

- A toi d'agir ! Voilà les gardes mobiles qui arrivent !

**Lisez la suite dans *l'Impasse glacée*
(à commander sur ce site)**